

BIBLIOTHECA ORIENTALIS HUNGARICA

XX

RESEARCHES IN ALTAIC LANGUAGES

EDITED BY

LOUIS LIGETI



AKADÉMIAI KIADÓ · BUDAPEST 1975

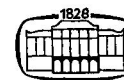
H 3655

RESEARCHES IN ALTAIC LANGUAGES

Papers read at the 14th Meeting of the
Permanent International Altaistic Conference
Held in Szeged, August 22–28, 1971

EDITED BY

LOUIS LIGETI



AKADÉMIAI KIADÓ · BUDAPEST 1975

65971

37410-75

The many studies describing the initial stages of a future shaman all agree that there are at least three ways in which a person can become a shaman: 1. at the request of a shaman, ancestor, 2. at the command of mountain spirits, water spirits, etc., and 3. at the demand of a spirit of a disease.³⁸ The number, quality, and power of the spirits who summon a candidate determine the strength and quality of the future shaman, whether he becomes a small, middle or big shaman, or whether he will serve as a white shaman (doing good things) or a black shaman (doing bad things).³⁹ The command of the spirits is received by the future shaman during a severe and prolonged illness.

A shaman who owes his shamanhood to a spirit of a sickness can only cure those diseases over which the spirit is a master.⁴⁰

All evidences, which we were able to gather so far, point to the fact that the *küčirimči*, specializing in the curing of mental diseases, owes her curative power to spirits of such sicknesses. It is also said, that she receives her call which she can never refuse, during a period of mental disturbance.⁴¹ In this there lies an important difference between the *küčirimči* on the one hand, and the *emči* and *irimči* on the other hand. The latter — as we have seen — obtain their healing properties from another human being, whereas the *küčirimči* is chosen by spirits.⁴²

A *küčirimči* is not a big shaman.⁴³ But then, she is not a black shaman, either. As a matter of fact, none of the women we have discussed use their faculties for malevolent purposes. They are neither witches nor sorcerers.⁴⁴ The casting of spells and other harmful practices seem to have been left in the Turkic-Uzbek society to men.⁴⁵ Why this is so needs further explanation. But it is perhaps of significance that an Old Turkic word for male shaman, *bögö* > *büyü* has acquired in modern Turkish the meaning of «sorcerer, witch».⁴⁶

³⁸ See V. Diószegi, *How to become a Shaman among the Sagais*, AOH (1962), p. 88.

³⁹ See V. Diószegi, *The Problem of the Ethnic Homogeneity of Toja (Karagas) Shamanism*, in: *Popular Beliefs and Folklore Traditions in Siberia*, Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series, Vol. 57, p. 246—247.

⁴⁰ See V. Diószegi, in AOH (1962), p. 89.

⁴¹ So confirmed by A and M.

⁴² See CAR, Vol. X (1962), p. 114.

⁴³ If a sickness is severe, women and children consult a male shaman, because — as K told me — *erkakning quvati kup boladi* «a man has more strength».

⁴⁴ It should be of interest here that in Uzbek fairy tales female witches play hardly any role.

⁴⁵ The *žadugar* and the *duoxon* are employed for such practices.

⁴⁶ See Räsänen, *op. cit.*, p. 83.

Sir Gerard Clauson a publié dans la revue *Voprosy jazykoznanija*, en 1969, un article intitulé «Évaluation de lexicostatistique de la théorie altaïque».¹ Dans ce travail intéressant comportant une critique de la glottochronologie, il a cherché à démontrer par la méthode de la lexico-statistique que «la théorie altaïque était erronée, inadmissible et devait être rejetée».

Pour prouver sa thèse, il a recouru à deux listes de mots, une liste principale, dite diagnostique, et une liste complémentaire. Chacune de ces listes comprend cent mots répondant à autant de notions primitives qui devaient être représentées, par des mots à part, dans le lexique de base de chaque langue.

Dans les recherches de glottochronologie et de lexico-statistique on part des équivalents modernes des deux fois cent unités lexicales des notions primitives du lexique de base. C'est la méthode que Sir Gerard Clauson a lui aussi suivie pour aboutir à ses conclusions.

Pour ma part, j'estime que les équivalents modernes des 200 notions primitives du lexique de base nous offrent incontestablement des renseignements fort utiles pour autant que la parenté des langues confrontées soit prouvée.

J'ai lu avec un très grand intérêt l'argumentation de Sir Gerard; il m'excusera si j'avoue qu'il ne m'a pas convaincu. Toutefois je lui dois d'avoir pu formuler mes vues à propos de deux questions.

Tout d'abord les deux listes de Sir Gerard Clauson contenant les équivalents modernes des 200 notions primitives du lexique de base des langues turques, mongoles et mandchoue m'ont intrigué et m'ont poussé à poser la question de savoir: quelle était l'histoire des termes modernes mis en cause par Sir Gerard, et ce que pouvait représenter la liste primitive du lexique de base des langues en question?

¹ Dž. Klouson, *Leksikostatističeskaja ocenka altajskoj teorii: Voprosy jazykoznanija* 1969, N. 5, pp. 22—41. Dans la même revue j'ai discuté les thèses de M. Clauson: L. Ligeti, *Altajskaja teorija i leksikostatistika: Voprosy jazykoznanija* 1971, No. 3, pp. 21—33. C'est ce même travail, légèrement modifié, que le lecteur trouvera dans ce qui suit.

L'autre question à laquelle j'ai cherché à répondre est: comment se fait-il que la parenté altaïque ne puisse être résolue par les méthodes traditionnelles de la linguistique comparée?

Cependant, avant d'aborder les problèmes proprement dits, il faut soulever la question de savoir s'il est effectivement possible d'éclaircir la théorie altaïque sur la base du seul témoignage du lexique.

Il est certain que ce témoignage est extraordinairement précieux, je ne crois toutefois pas qu'on puisse s'appuyer uniquement sur lui pour trancher la question de la parenté altaïque, en laissant de côté l'étude de la phonétique et des autres catégories grammaticales. Je ne crois pas que cette méthode soit justifiée pour l'étude d'aucune parenté linguistique,² à plus forte raison elle me semble inadmissible lorsqu'il s'agit de la parenté des langues altaïques. L'histoire des recherches altaïques est là pour nous en convaincre.

Il suffit peut-être de mentionner ici une seule question, tirée du domaine de la phonétique, notamment celle du rhotacisme et du lambdacisme. En effet, face à l'ancienne opinion de Z. Gombocz, c'est la théorie opposée de Ramstedt, le zetacisme et le sigmatisme qui, grâce à l'indéfectible zèle de ses élèves, a connu une diffusion presque générale; cependant l'opinion de la minorité conserve encore toujours d'éminents représentants. Ce qui a déterminé aux yeux de Ramstedt le sort de cette question en apparence d'ordre purement phonétique, c'est précisément son opinion pro-altaïque qui y a cherché, une fois de plus, une preuve en faveur de la parenté linguistique altaïque.

Au point de vue phonétique les deux explications sont possibles. Cependant, si l'on adopte l'ancienne théorie de Gombocz (du reste, plus tard, il a lui-même penché vers l'explication de Ramstedt), et si l'on fait remonter *r* et *l* à *z* et *š* primitifs, voici où nous en sommes.

Dans le prototurc on posera donc *z* et *š*, ces mêmes consonnes ont donné, en positions déterminées, *r* et *l* dans le tchouvache. Cela est clair et simple. La difficulté commence lorsqu'on veut expliquer le *r* et le *l* du mongol (pour ne rien dire du mandchou-tongous). On peut à la rigueur admettre que le *r* et le *l* mongols se soient formés indépendamment du tchouvache, mais dans ce cas-là il faut se demander pourquoi ils se présentent précisément dans des mots qui existent aussi dans le turc, plus exactement dans le tchouvache? Les mots mongols offrant un *r* et un *l* sont des emprunts

² A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris 1958, p. 46.

au tchouvache — dirait-on en réponse à cette question, il y a quelque soixante ans. Or, cette hypothèse (renouvelée récemment), qui n'est d'ailleurs étayée par aucune donnée chronologique ni géographique, aurait des conséquences graves pour la théorie altaïque. En effet, elle toucherait à la couche visiblement la plus ancienne des correspondances turques et mongoles, et comme il est inconcevable que le mongol n'eût emprunté au tchouvache, plus exactement à l'ancêtre du tchouvache, que des mots à *r* et *l*, ces mots une fois éliminés, il ne resterait guère de matériaux lexicaux sur lesquels la parenté linguistique turco-mongole, à plus forte raison altaïque, pourrait s'appuyer. Aussi cette hypothèse reste-t-elle indéfendable, et fut même abandonnée par son auteur de jadis.³

Si par contre on part avec Ramstedt de l'idée que *r* et *l* sont primaires dans le turc, il faudrait conclure que le tchouvache a conservé sans altération l'état prototurc, et que les autres langues turques auraient formé, comme innovations, le *z* et le *š*. L'état de la langue mongole n'exigerait pas de commentaire dans ce cas, puisque le mongol a maintenu l'état du proto-mongol, et rien ne nous empêche de ramener le *r* et le *l* prototurcs et proto-mongols à un antécédant altaïque commun.

Ainsi, l'explication de Ramstedt est génial au point de vue altaïque, et elle est entièrement satisfaisante au point de vue mongol.

Au point de vue turc elle offre cependant une difficulté qui a été passée sous silence, et qui est loin d'être facile à éliminer. Comment se fait-il que c'est le tchouvache, la langue la plus perméable aux changements linguistiques, qui ait conservé l'état de langue primitif et que ce sont les autres langues turques, résistant fermement aux changements qui aient introduit une innovation? M. Clauson ne s'est pas déclaré clairement à propos de cette question, mais je ne pense pas que ce soit sous l'influence des vues de Ramstedt qu'il fait remonter le point de départ de cette évolution linguistique à une époque reculée de 1500 ans dans le passé (*op. cit.*, p. 30). En tant qu'admirateur de la loi des grands nombres et en tant que linguiste respectant les pourcentages statistiques les plus élevés, il aurait difficilement pu faire autrement.

A celui qui adopterait néanmoins l'hypothèse qui veut que les mots mongols en question ne soient pas les vestiges de rapports génétiques, mais proviennent d'un emprunt fait au turc, il reste à choisir entre deux possibilités. Ou bien il admet que dans le prototurc le point de départ

³ J. Németh, *Die türkisch-mongolische Hypothese: ZDMG LXVI*, 1912, 549—576.

est le *r* et le *l* et que l'emprunt remonte à une époque si reculée qu'il n'y existait pas encore de langue turque à *z* et à *š*; ou bien il opte pour une solution plus audacieuse, mais nullement impossible, qui consiste à admettre que le mongol ne possédait originairement pas de *z* et de *š* (en position intervocalique et à la fin des syllabes), et qu'à une haute époque il a assimilé ces consonnes à son propre système phonétique en les remplaçant par *r* et *l*. Cette hypothèse présenterait l'avantage d'expliquer l'état de langue mongole indépendamment du tchouvache et de la langue altaïque commune.

La discussion détaillée de cette question dépasserait les cadres du présent article.⁴

Voyons maintenant ce qui en est du lexique. Le problème est double. D'une part il s'agit de savoir si les matériaux présentés, les arguments avancés par M. Clauson sont susceptibles d'infirmer la théorie altaïque, d'autre part, si la méthode lexico-statistique en elle-même est propre à justifier ou au contraire à refuter la parenté linguistique.

Quels sont les matériaux que nous présentent les trois colonnes des deux listes ?

Les matériaux de la liste turque représentent en gros un état d'il y a 1000 ans. Les sources écrites les plus anciennes aujourd'hui accessibles offrent un état qui, loin d'être homogène, témoigne d'une différenciation dialectale assez poussée. Les sources les plus anciennes de la langue mongole remontent à 700 ans. «L'Histoire secrète des Mongols» du XIII^e siècle représente un autre dialecte que le *Muqaddimat al-adab* du XV^e siècle. Le mandchou qui reflète assez faiblement la branche mandchoue-tongouse n'a pas plus de 300 ans, et il est en même temps une langue littéraire fossilisée, tôt disparue.

Le point de départ se situe dans les trois cas à des niveaux chronologiques différents, chaque liste est constituée d'éléments hétérogènes et les conclusions fondées sur eux comportent, a priori, des sources d'erreur. Faute de mieux nous acceptons toutefois ce point de départ, parce qu'il nous permet d'aboutir, en calculant avec une grande profondeur de temps, à une approximation convenable.

Dans nos remarques concernant les deux listes, nous avons suivi le procédé

⁴ Voir dernièrement sur cette question: O. Pritsak, *Der «Rhotazismus» und «Lambda-zismus»*: *UJb* XXXV, 1964, 337—349; Talât Tekin, *Zetacism and Sigmaticism in Proto-Turkic*: *AOH* XXII, 1969, 51—80 (avec une bonne bibliographie); A. Nauta, *Rhotazismus, Zetacismus und Betonung im Türkischen*: *Central Asiatic Journal*, XVI, 1972, pp. 1—12.

habituel des recherches lexico-statistiques,⁵ c'est-à-dire que nous avons laissé de côté la question de savoir si la correspondance présentait un caractère génétique ou si elle remontait à un emprunt. (Ce procédé est d'autant plus justifié, qu'à l'heure actuelle nous sommes loin de pouvoir distinguer de manière sûre les correspondances génétiques et les emprunts dans les langues altaïques.) Nous avons également laissé de côté les éléments mongols du mandchou, ceux-ci ayant une importance particulière au point de vue de l'éclaircissement de la chronologie des rapports.

En confrontant le lexique de deux ou de plusieurs langues apparentées dans les recherches glottochronologiques, on ne rapproche pas les correspondances étymologiques, mais les termes qui occupent aujourd'hui une place centrale identique au point de vue sémantique. Autrement dit, l'équivalent de l'anglais *head*, en allemand, n'est pas *Haupt* qui lui correspond sur le plan étymologique, mais *Kopf*.⁶ Il est évident que les conclusions tirées de ces confrontations glottochronologiques n'ont pas plus de valeur, au point de vue des rapports génétiques, que si l'on comparait le mot français *tête* au latin *caput* et au russe *голова*, pour en tirer des conclusions sur la parenté ou non-parenté de ces trois langues et en général des langues indo-européennes.

Néanmoins nous ne refusons pas d'admettre l'utilité de la confrontation glottochronologique du lexique des langues altaïques à la base des deux *test-list*. Toutefois, avant de nous livrer à cette confrontation nous estimons indispensable d'examiner les rapports étymologiques réels qui se dissimulent derrière les différences glottochronologiques des termes des deux listes.

Ce procédé est d'autant plus motivé que les recherches altaïques n'ont pas encore tranché la question de savoir quels étaient les éléments des langues altaïques qui rentraient dans la même famille étymologique.

Voici quelques exemples pour des correspondances étymologiques qui s'opposent aux correspondances glottochronologiques.

Le turc *kögüz* «sein, mamelle» (N° 1), inséparable du turc (tchag.), *kökräk* «cœur, poitrine», *köksäk* «poitrine», *kökül* «allaitant», a comme correspondance étymologique en mongol, en face de *če'eji*, *kökö* «mamelle», dans les langues mandchoues-tongouses: mandchou *xuxun* «1. poitrine; 2. lait», oudé, orotch *uku*, ngd. *ukun*, evk. *ukun*, *xukun*, *xukuxu*, ev. *uken*. En revanche, le correspondant direct du mong. *če'eji* «thorax», *čegeji* «la poitrine,

⁵ D. H. Hymes, *Lexicostatistics So Far: Current Anthropology* 1966, p. 30: «the statistical demonstration does not in itself discriminate between resemblances due to borrowing and resemblances due to genetic relationship».

⁶ Hymes, *op. cit.*, p. 18.

le haut de la poitrine», dans le mandchou est *čejen* «le haut du thorax» et non pas *tunggen*. Par ailleurs les altaïstes sont d'avis que le mong. *čegeji* appartient étymologiquement au ma. *tunggen* «poitrine» avec nanaï, oltcha *tungge(n)*, orok *tunge*, orotch, oudé *tinge*, ngd., ev. *tingen*, selon *tingge(n)*, evenki *tingen* 412, Cf. Ramstedt, *Einführung* I, 120.

Le turc *topraq* «poussière» (N° 12) se rattache, en mong. (en face de *köser*, *široy*) au *tobray*, *toburay*, *toyuray*. Et c'est à ce groupe qu'appartiennent naturellement turc *töz*, mong. *toyosun*, *to'osun*.

Le turc *qıl* «poil», tchouv. *χələχ* (N° 21) correspond étymologiquement en mongol (en face de *hüsü*) au *kilyasun* «crin, crinière; 2. corde (d'instrument)», Hs *kilqasun* «Schwanzhaar (des Pferdes)». En revanche mong. *hüsün*, *üsün* «cheveu, poil» (dahour *χuzu*, Ts *χus*; mgr. *fuḏze*) répond tout régulièrement au ma. *funiyexe* «cheveu», lire *fuñexe*, *fuñixe* < **fuñirxe*; pour les autres parallèles cf. Pelliot: *Journ. As.* 1925 I, 234; Sanžeev, *Paralleli* 702.

Le mong. *γar* «main» doit être rattaché étymologiquement, en face du turc *elig* (N° 22), au turc *qar* «bras»; pour les autres parallèles cf. Ramstedt, *Einführung*, I. 48.

Le mong. *teri'ün* «tête, chef; début» (N° 23) n'a rien à voir étymologiquement avec la mandchou *uḡu* (cf. joutchen BI *uḡu*, id., joutchen BT *UJU*, joutchen du XII^e siècle *uḡu*; cf. AOH I, 158. Pour les correspondants dans les autres langues mandchoues-tongouses cf. Ramstedt, *Einführung* I, 125), il doit être rattaché au *deribun* «Anfang, Beginn». Au point de vue sémantique c'est dans ce groupe qu'il faut mentionner un terme intéressant du mongol: Histoire secrète *heki* «tête», mong. *ekin* «commencement; source», dah. Ts. *χe'k'i* «tête», Iv. *χeki*, mgr. *χegi* «source, commencement». Étymologiquement il faut rattacher à ce mot mongol le ma. *fexi* «1. cerveau, cervelle 2. mémoire». Ses autres correspondances (incertaines sont turc *mäni*, *mäji*, *bäyi* «cervelle»; hongr. *fej*, *fő*, finnois *pää*; cf. György Lakó, *A magyar szókészlet finnugor elemei* [Les éléments finno-ougriens du lexique hongrois], pp. 188—189.

Le turc *bünüz*, «corne» *münüz*, *müjüz*, *mügüz*, *minüz*) se rattache, en face du mong. *eber* «corne» (N° 25) au mong. *mögeresün* «cartillage»; kalm. *mōrsn* «cartillage, genre de cartillage ou de corne». Dans les langues mandchoues-tongouses on a encore: ma. *buge* «cartillage»; nanaï, oltcha, orotch *bukse*, orotch *uske*, evk. *buksekēn* «cartillage»; cf. Sanžeev, *Paralleli* 688; Ramstedt, *Einführung* I, 120.

Le turc *tiz* (*diz*) «genou» (N° 25) (hongr. *térd*) ne se rattache étymologiquement pas au mong. *ebüdüg*, mais au mong. *türei* «une tige de botte»,

kalm. *türē*, id. Ses autres équivalents sont: ma. *türe* «tige de botte», nanaï *türeχse* «tige de botte», oltcha *tinεkse*, orok *tureske*, orotch *tɣaksa*, evk. *tirēkse*, *türej*, *tirēkte*, *tirēkse*, *tirēχe*. Cf. Ramstedt, *Einführung* I, 112. Le ma. *buxi* «cuisse» (*buxi adame te*- «être assis genou à genou») opposé au turc *tiz* répond étymologiquement au mong. *bōke* «le côté élevé de l'osselet dont les enfants se servent pour jouer»; kalm. *bōkō* «le dos, le revers de l'osselet dont on se sert pour jouer», bour. *būχē* «la partie postérieure du corps; le derrière»; cf. Sanžeev, *Paralleli* 688. C'est ici qu'il faut faire état de mong. *bōgse* «le derrière», kalm. *bōksō* «l'arrière-train, le derrière», etc. voir encore: ma. *buksu* «partie au-dessous du sacrum».

Sont inséparables du mong. *qabar*, *qamar* «nez» (N° 37): *qangsiyar*, *qongsiyar* «partie supérieure du nez, racine du nez; museau», ainsi que ma. *qangsari*, *qangsiri* «racine du nez» cf. Sanžeev, *Paralleli* 675.

Le mong. *huḡa'ur*, *iḡayur* «racine, origine» opposé au ma. *da* (N° 41), répond étymologiquement au ma. *fuḡuri*; cf. Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 223; Sanžeev, *Paralleli* 703.

Le turc *qum* «sable» (étymologiquement inconciliable avec le mong. *elesün*) (N° 42) répond au mong. *qumay*, *qumaki* «sable fin, grain de sable; poussière d'eau», kalm. *χum* «sable, poussière», *χum^og* «grain de poussière, grain de sable». Le turc *qayır* «sable» opposé de même au mong. *elesün*, correspond au mong. *qayır* «gravier; gros sable; cailloux, pierres qui se trouvent sur les bords des rivières».

Le turc *uruy* «famille» (N° 43) opposé au mong. *hüre*, répond au mong. HS *uruq* «parenté, membres de la famille», mong. *uruy* «famille, parents du côté de la femme; tribu». En revanche mong. *hüre* «famille» (mong. *ür-e* «fruit; descendant») opposé au mandchou *use* «grain de blé» se rattache à ma. *furi*, *fursun* «jeune pousse de blé, de fleurs et de plantes; accroissement, développement», nanaï *puril* «enfants», oltcha *purul*, ngd. *χuil*, sol. *uril*, ev. *χurel*, id.; Cf. Ramstedt: *JSFOu* XXXII; Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 237.

Le mong. *kelen* «langue» (N° 50) (avec encore *kele*- «parler, avertir, dire, énoncer, nommer»; *kelegei* «muét; bégaiement») a pour équivalences étymologiques: turc *käläji* «mot», *käläčü*, id. tchouv. *kala*- «parler, dire»; dans le mandchou: *xele*, *xelen* «la faculté de la parole; espion». Cf. Ramstedt, *Einführung* I, 47; sur ses équivalences finno-ougriennes et samoyèdes voir Ligeti, *NyK* XLIX 258—259.

Le mong. *modun* «arbre» (N° 52) a comme correspondance étymologiquement impeccable le ma. *moo* [= *mō*]; cf. encore nanaï, oltcha, orok, orotch *mo*, evk. *mō*, sol., ngd., ev. *mo*. (Il serait bizarre que des peuples vivant

dans les régions forestières aient emprunté le terme «forêt» au chinois; d'ailleurs un tel emprunt serait inadmissible aussi au point de vue phonétique, car la consonne finale du chin. *mu*, anc. chinois *muok* n'a disparu qu'après le IX^e siècle.)

Le turc *ar-qa* «dos» (P 3) avec *ar-t*, id., se rattache étymologiquement au mong. *aru* «dos, derrière» etc. Ses autres correspondances sont: oudé *aka* «dos», orok *atta*, orotch *akka*, ngd. *ajkan*, evk. *arkan*, ev. *arkan*. Cf. Ramstedt, *Einführung* I, 139.

Le ma. *futa* «corde» (P 25) opposé au mong. *de'esün*, *degesün*, correspond régulièrement au mong. *hutasun*, *utasun* «fil (de soie)». Cf. Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 225; Sanžeev, *Paralleli* 702.

Le mong. *hon*, on «année» (P 35) opposé au mandchou *aniya*, a pour équivalent étymologique ma. *fon*; cf. Pelliot, *Journ. As.* 1925 I, 218; Sanžeev, *Paralleli* 702; Ramstedt, *Einführung* I, 53.

Mong. Hs *köbši*- (correctement *köši*-) «geler, avoir froid» (P 82), mong. *kösi*- «devenir raide (glacé de froid après la mort)», kalm. *kōš*- «devenir raide, engourdi; se sentir mal, ne pas être en bonne santé; allonger les jambes», opposé au turc *tong*-, équivalent au turc *kös-ül*-. Par ailleurs, le mandchou *beye*- «avoir froid (cf. encore nanaï *beye*- «avoir froid», oltscha *bei*-, ngd. *begi*-, evk. *begi*-, *bei*, ev. *begi*-, *bei*) mentionné ici-même, répond étymologiquement au mong. *begere*- «avoir extrêmement froid, devenir raide»; kalm. *bēr*- «devenir raide (de froid)»; cf. Ramstedt, *Einführung* I, 91.

On pourrait continuer longuement l'énumération des exemples de cet ordre.

Chaque langue peut exprimer les notions relevant de son lexique de base non seulement à l'aide des mots de base irréductibles, mais encore par des dérivés. Les dérivés peuvent être fort anciens, et ont pu naître éventuellement à une époque succédant immédiatement à la séparation de la langue de base. Il est évident que lorsqu'on examine le lexique de base de la langue de base, on ne tiendra pas compte de ces dérivés, mais seulement des termes dont ils sont issus.

Qu'il me soit permis de choisir mes exemples dans les langues finno-ougriennes beaucoup plus instructives au point de vue de la théorie altaïque que les langues indo-européennes. Le hongr. *csillag* «étoile» fait manifestement partie du lexique de base de la langue hongroise, bien qu'il s'agisse là d'un dérivé du verbe *csill-og* «reluire». Au point de vue finno-ougrien toutefois il n'y a que le verbe de base qui puisse entrer en ligne de compte, puisque le substantif *csillag*, sous cette forme et dans cette acception s'est

formé au cours de l'existence indépendante de la langue hongroise. Cf. Lakó, *op. cit.*, I, 117—118. Cela vaut également pour le hongr. *vörös* «rouge», adjectif dérivé du substantif *vér* «sang», cf. Bárczi, *Magyar szófejtő szótár* [Dictionnaire étymologique de la langue hongroise], 342.

Les deux listes de M. Clauson nous offrent un grand nombre d'exemples semblables. Pris séparément chaque exemple est correcte, et on ne peut pas non plus élever d'objection contre leur admission dans le lexique de base du turc, etc., mais au point de vue du lexique de base altaïque (pour peu qu'il ait jamais existé), on ne peut évidemment prendre en considération dans la plupart des cas que le mot de base.

Voici quelques exemples.

Le turc *ayız* «bouche» (N° 33) est un dérivé du mot *ay* «ouverture»; sur ses équivalents finno-ougriens cf. J. Németh, *Probleme der türkischen Urzeit: Bibliotheca Orientalis Hungarica* V, 70—71. Le mong. *aman* «bouche» est également un dérivé, et il est inséparable du mong. *angya-yi*- «s'ouvrir, se découvrir»; kalm. *angā*- «tenir ouverte (la bouche)», *ängā*- «être ouvert, avoir une fente». Il y a de même pour ma. *angya* «bouche, orifice, ouverture, trou passage» (à ma. *angya* il faut encore rattacher jou. Ming *amga*, jou. Kin *amṇa*; cf. AOH III, 227); les correspondances ma.-tong. sont: nanaï, oltscha, oudé, orok *angma*, orotch, sol. *amma*, nanaï, orok, ngd., ev. *amnga*, evk. *amnga*. Cf. Ramstedt, *Einführung* I, 140.

Est un dérivé le turc *soyuq* «froid» (N° 58), dont le mot de base *soy*- «être froid» correspond aux mots suivants: mong. *soyi*- < **soyi*- «permettre au cheval de se rafraichir», ma. *soyo*- «attacher des chevaux et des bœufs qui transpirent à force d'avoir couru, pour leur permettre de se rafraichir». Cf. Ramstedt, *Einführung* I, 88.

Est un dérivé le turc *yaşıl* «vert» (N° 62); son mot de base est *yaş* «frais; chou». Le mot mongol réunit les deux sens sous une seule forme: Hs *noḡo'an* «herbe verte fraîche», mong. lit. *noḡoyan* «verdure, vert d'herbe, herbage, légumes; vert»; kalm. *noḡān* «herbe, verte». Au mot mongol se rattache directement ma. *niowanggiyan* «1. vert; 2. vert-bleu, bleu». L'orthographe ma. répond à une prononciation *ḡangḡian* qui remonte à une forme *ḡa-yān*. Le joutchen offre les formes *ḡO-gian* et *ḡonḡian*.

Est un dérivé le turc *qizil* «rouge» (N° 67); il remonte au verbe *qiz-* «être incandescent, flamber, rougeoyer», cf. Ramstedt, *Einführung* 112.

Est également un dérivé le mong. *hula'an*, *ulayan* «rouge»; cf. Hs *hulal*- «rotglühen», mong. lit. *ula-yi*- «devenir rouge brûlant, rouge, rougir; mûrir (d'un fruit qui devient rouge)», kalm. *ulā* «être rouge, devenir rouge». Les termes mandchous *fulaxôn* «brun rougeâtre», *fulata* «avec des cernes

rouges autour des yeux, avoir les yeux rouges», *fulgiyan* «rouge» se rattachent directement au mongol. Ce dernier mot est attesté dans le joutchen, aussi bien à l'époque des Ming qu'à l'époque des Kin.

Est un dérivé le mong. lit. *čayayan*, *čayān*, Hs *čaga'an*, *čagan* «blanc»; cf. Histoire secrète *čayyi*- «devenir blanc, clair», mong. *ča-yi*- «1. devenir blanc, blanchir; 2. pâlir, blémir; devenir gris, grisonner», kalm. *tsā*- «devenir ou être blanc, être ou devenir clair». Le mot mandchou se rattache une fois de plus directement au mongol: *šanggiyan* «blanc». Il est attesté dans le joutchen (de l'époque Ming) sous la forme de *ŠA-gian*. Les formes mandchoue et joutchen remontent à une forme *ča-yān* (le changement *š* < *č*-du ma. et du jou. est attesté par nombreux exemples).

Est un dérivé le turc *tolu*, *dolu* (N° 60) «plein»; il se rattache aux formes *tol*- «se remplir», *to-d*- «se remplir (l'estomac)», *to-q* «repu» < *to*-; cf. A. v. Gabain, *Alttürk. Gram.* p. 74: § 127; C. Brockelmann, *Osttürkische Grammatik*, 96, § 34. On peut dire la même chose du mong. *dü'üreg*, *dü'üren*, *dügüreg* mis en parallèle par M. Clauson avec le mot turc; cf. Hs *dü'ür*- «être plein», mong. lit. *dügür*- «se remplir, être rempli».

Est un dérivé le turc *qar* «neige» (P 30); cf. Kāšy. *qaδ* «tempête de neige»; cf. Brockelmann, *Osttürkische Grammatik* 96, § 34, tout comme le mong. *ča-sun* «neige» qui se rattache au verbe déjà mentionné *ča-yi*- «être blanc»; cf. Ramstedt, *Einführung* I, 64.

On pourrait allonger la liste des exemples.

Dans la deuxième liste complémentaire on relève aussi des formes munies de désinences casuelles. Ces formes ne peuvent, bien entendu, même pas être classées dans le lexique de base des différentes branches de langue en question, encore moins dans la langue de base altaïque présumée.

Tel est le turc *birlä* «avec», «ensemble» (P 74). Le mot de base est en tout cas *bir* «un». Selon Gabain, *Alttürk. Gram.* 136, § 276, c'est l'adverbe verbal de *biril*- «s'unir» qui, en tant que postposition, a le sens de «avec, et», sous forme elliptique, c'est-à-dire sous forme indépendante, sans nom précédant, signifie «ensemble». Selon Brockelmann, *Osttürk. Gram.* 182, § 141d, il est formé de la fusion de *bir* «un» et *ilä* (adverbe verbal de *il*- «se joindre»), et *birlä* constitue une formation analogue à *tünlä künlä* «le jour et la nuit», *taŋla* «le matin», *yänilä* «de nouveau», *qatla* «fois», etc. Le turc *birlä*, opposé par M. Clauson au mong. *qamtu*, répond exactement au mong. *nigen-e* «ensemble, sur la même place», qui figure déjà dans l'*Histoire secrète* sous cette même forme et dans la même acception. Le mot est naturellement une forme casuelle de *nigen* (*niken*) munie du suffixe du dat.-loc. Le ma. *emgi* «collectivement, ensemble avec, avec» se rattache également à *emu*

«un» et n'est rien d'autre que le composé de celui-ci et du mot *ergi* «côté». Par ailleurs le mandchou nous fournit l'équivalent morphologiquement identique du mong. *nigene: emde* (< *emu-de*) «ensemble avec, avec».

Le turc *godī* (P 66) en tant que postposition signifie «vers le bas», elliptiquement «en bas», n'est rien d'autre que l'adverbe verbal de *god*- «coucher»; cf. Gabain, *Alttürk. Gr.* 137, § 282, Brockelmann, *Osttürk. Gramm.*, 167, § 134c.

Le mong. *dooro* est la forme munie de la désinence casuelle -*ro* (-*ra*, -*re*) d'un nom *doo*; cf. *doodu* «inférieur, base», *dooyur* «inférieur, sous». La même racine munie de la désinence du directif -*ysi* (-*gsi*) a donné *dooyisi*. Le second membre du ma. *fejergi* (la forme *fejirge* est un simple lapsus) «côté inférieur, en bas» est une fois de plus *ergi* «côté, direction». Le ma. *fejile* est forme de *feji* «partie inférieure» (< **pergi*) munie de la désinence fossile du locatif -*le*; cette désinence ne s'est conservée dans le mandchou que dans des adverbes: *dolo* «dedans, à l'intérieur»; *wala* «dessous»; J. Benzing, *Die tungusischen Sprachen*, 84, § 112.

Le turc *örü* «en haut» est l'adverbe verbal de *ör*- «monter»; cf. Brockelmann, *Osttürk. Gramm.* 167, § 134c. La forme *yogaru* indiquée comme synonyme est également une formation à désinence casuelle, il s'agit de la désinence du directif -*ru* (éventuellement -*garu*); Gabain, *Alttürk. Gram.* 140, § 292. Le mong. *de'ere*, *degere*, et *de'egsi*, *dege-gsi* sont également des formes munies des désinences du locatif et du directif -*ra* (-*re*) et -*ysi* (-*gsi*). Le ma. *dergi* «en haut» est en tant que formation le pendant de *fejergi*. Le ma. *dele* «supérieur, principal» est une fois de plus une forme munie de la désinence du locatif -*le*. On remarquera ici encore que les mots de base offerts par le mongol et par le manchou-tongous sont identiques.

Les turcs *anta* «là» (P 70) et *bunta* «ici» (P 67) sont les formes mêmes de la désinence du locatif des pronoms démonstratifs *ol* et *bu*; Gabain, *Alttürk. Gram.* 93—94, § 190. On a le même phénomène en mongol: *ende* «ici» est le locatif de *ene* «celui-ci», *tende* «là», le locatif de *tere* «celui-là». Ma. *terede* et *eredede* sont des formes du locatif désuets de *tere* «celui-là» et *ere* «celui-ci» qui ont cédé la place aux formes *tede* et *ede*.

En turc *kim* «qui?» (N° 77), *qali*, *qanta* «comment?» (P 68), *qačan* «quand?» (P 72), *qanta*, *qanī* «où?» (P 73) et en mong. *ken* «qui?» (N° 77), *ker* «comment?» (P 68) *keli*, *kejiye* «quand?» (P 72), *qa'a* «où?» (P 73), *qamtu* «ensemble» (P 74) sont également des dérivés. Leur discussion nous mènerait trop loin dans la comparaison des langues altaïques. Sur les pronoms démonstratifs altaïques **e* et **te*, ainsi que sur les pronoms démonstratifs, interrogatifs et indéfinis **qa*-, **ke*-, **ya*-, **ye*- voir Ramstedt, *Einführung* II, 74—81.

to Mongolian Comparative Studies, 225—231; Benzing, *Die tungusischen Sprachen*, 112—115.

La liste des deux fois cent mots contient des unités considérées désormais comme traditionnelles: les termes désignent les notions primitives qui vraisemblablement font partie du lexique de base de toutes les langues. Cette thèse est inattaquable si l'on part de l'idée que ces listes offrent des mots qui pouvaient faire partie du lexique de base de certaines langues. Toutefois on ne peut guère mettre en doute que par exemple le lexique de base des langues devenues indépendantes n'est presque jamais identique au lexique ancestral commun de ces langues.

Je choisirai mes exemples, une fois de plus, dans les langues finno-ougriennes.

La liste principale comprend entre autres les noms de couleur: blanc, noir, rouge, jaune; bizarrement le bleu en est absent; parmi les couleurs complémentaires on retrouve le vert. Dans le hongrois deux de ces noms, le noir et le blanc sont d'origine finno-ougrienne, et de ce fait rentrent dans la catégorie des mots de base de la langue hongroise. Tous deux sont des dérivés et ne peuvent par conséquent pas faire partie du lexique de base de l'ougrien, encore moins du finno-ougrien; cf. Lakó, *op. cit.* I, 188, 192. Le mot *veres*, *vörös* «rouge» comme on l'a vu, est un dérivé de *vér* «sang», et sous cette forme il ne figure pas non plus dans le lexique de base du finno-ougrien. C'est avant le IX^e siècle que le hongrois emprunta à une langue turque du type de l'ancien tchouvache (protobulgare ou khazar) *kék* «bleu» < **kōk* (mong. *kōke*) et *sárga* «jaune» < **šariγ* (mong. *sira*); cf. Z. Gombocz, *Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter* 9, 114. Le mot *zöld* «vert» est entré relativement tard dans le hongrois (autrefois il avait été remplacé par *kék* «bleu») et provient probablement d'une langue iranienne (peut-être du yazyge, cf. ossète *zäldä*); cf. G. Bárczi, *A magyar szókincs eredete*² [Origine du lexique hongrois] p. 54 (ici il figure parmi les mots d'origine alaine).⁷

Dans les langues dites altaïques on a le tableau suivant: le «noir» (en turc et en mongol *qarangγu* «foncé» est naturellement un dérivé de *qara*),

⁷ Il est à noter que dans les langues altaïques, tout comme dans quelques langues indiennes d'Amérique, contrairement à l'attente ce n'est pas le «bleu», mais le «vert» qui fait partie du lexique de base; cf. Wl. Kotwicz, *Contribution aux études altaïques; Rocznik Orientalistyczny* VII, 1930, pp. 223—224.

le «bleu», le «jaune» sont communs au turc et au mongol, le «rouge», le «vert» sont des dérivés de formation interne dans le turc et le mongol, comme dans le mongol le «blanc», enfin «blanc» et «vert» sont communs au mongol et au mandchou.

Les noms des parties du corps occupent sans doute une place importante dans le lexique de base de chaque langue. Il est aussi facile de comprendre que les noms des parties du corps dits différenciés puissent être de formation secondaire ou même des emprunts. En ce sens il n'est pas besoin d'expliquer comment dès avant le IX^e siècle le hongrois a emprunté au turc les noms de *boka* «cheville», *gyomor* «estomac», *kar* «bras», *köldök* «nombril» et *térd* «genou». Comment se fait-il toutefois que trois de ces noms, «bras», «nombril» et «genou» relèvent du lexique de base turc (N^of 22, 26, P 24)? Comment se fait-il que le lexique de base finno-ougrien offre un nom apparemment aussi différencié que *agyar* «croc», alors que le turc ne le connaît pas, bien que l'on dispose d'une correspondance impeccable turco-mongole? Cette contradiction apparente s'explique par le fait que le lexique de base ne peut pas constituer une liste immuable, d'une validité irrévocable, valable pour toutes les langues; en effet le lexique de base peut être essentiellement différent selon les langues et plus encore selon les familles de langue. Cette opinion a d'ailleurs été défendue par les représentants de la glottochronologie et de la lexico-statistique.⁸

Je crois avoir montré que les correspondances étymologiques des deux listes nous permettent de découvrir un réseau très différent d'une richesse surprenante. Pour ma part je n'oserais pour le moment pas tirer des conclusions sous forme de pourcentages numériques, du grand nombre des correspondances. C'est aux recherches futures d'aborder cette question.

En revanche, on peut constater d'ores et déjà qu'à la lumière des nombreuses correspondances, les différences et les concordances glottochronologiques se présentent sous un jour entièrement nouveau.

Il n'est pas besoin d'avancer d'autres arguments pour démontrer que la méthode glottochronologique et lexico-statistique peut nous fournir une aide sérieuse pour approcher de problèmes tels que la chronologie de la séparation de l'osmanli et de l'azerbaïdjanais, ou — en cas d'une parenté génétique — la séparation du turc et du mongol, etc. Il semble toutefois que même dans ce cas la réserve manifestée par Hymes vis-à-vis de l'utili-

⁸ Hymes, *op. cit.*, p. 7.

sation de la méthode glottochronologique à des fins génétiques soit motivée.⁹ Cette méthode ne se prête effectivement pas à la justification de la parenté ou de la non-parenté des langues altaïques.

D'ailleurs la non-parenté des langues est, à mon avis, fort difficile à prouver. Tout ce que l'on arrive à prouver c'est que deux ou plusieurs langues sont apparentées et remontent à un ancêtre commun. Cette démonstration peut ne pas être satisfaisante, elle peut être refusée et le refus peut être maintenu aussi longtemps qu'une argumentation meilleure, impeccable ne nous oblige à abandonner notre position critique.

Il est notoire que la question de la parenté linguistique des langues altaïques fait, depuis plus de 100 ans, l'objet de vives discussions, qui n'ont pas toujours été dépourvues d'intermèdes passionnés, et de nos jours encore il arrive que la polémique devienne assez chaude. Les points de vue se sont polarisés: les partisans de la parenté ont adopté une vue aprioristique et jugent désormais superflu de fournir de nouvelles preuves; les adversaires de la parenté se cantonnent dans une négation systématique et n'admettent à propos des correspondances que deux possibilités: la correspondance accidentelle et un rapprochement incorrect.

En réalité la parenté et la dérivation d'une langue altaïque commune des langues turque, mongole et mandchou-tongouse (pour ne rien dire ici du coréen et des autres rapports possibles) n'ont pas été jusqu'à ce jour impeccablement démontrées. Elles ne sont pas démontrées comme celles des langues indo-européennes ou des langues finno-ougriennes. Il peut y avoir à cela deux raisons. Ou le fait que ces langues ne remontent pas à une langue ancestrale commune, et par conséquent, ne sont pas apparentées. Ou alors, elles sont effectivement apparentées, mais leur aspect aujourd'hui connu (ou même leur aspect le plus ancien) est le résultat d'une évolution si spéciale et mouvementée que leur parenté ne peut pas être démontrée suivant les modèles connus (indo-européens, finno-ougriens, etc.) et rien ne nous indique avec certitude la voie conduisant à l'ancêtre commun.

Si les langues dites altaïques sont réellement apparentées, leur parenté ne peut être démontrée que par une voie irrégulière, aussi irrégulière qu'a

⁹ C'est pour l'essentiel aussi la conclusion de Hymes, *op. cit.* p. 19: «In principle, glottochronology should be applied only after the comparative method has prepared the way». Et p. 31.: «It has been asked: Can a test list of but one hundred items possibly be adequate for exploring time depths of considerable antiquity? It should be clear that I believe the answer to be «Yes». A second query would be such a list provide proof of genetic relationship of considerable antiquity, and here the answer must be often, «not».

été la voie que ces langues ont parcourue au cours de leur développement et qui rend malaisé, sinon impossible de reconnaître leur parenté.

Elles n'ont pas une documentation aussi riche et aussi ancienne que les langues indo-européennes. Elles sont loin d'avoir une histoire aussi longue que ces dernières et n'approchent même pas le taux de différenciation de leurs nombreux représentants. En ce qui concerne leurs branches, les langues altaïques sont encore plus pauvres que les langues finno-ougriennes, et elles sont dispersées sur un immense territoire. Enfin, mais non en dernier lieu, ces langues et les peuples qui les parlaient furent pendant plus de deux mille ans (et même peut-être davantage) dans un contact permanent les uns avec les autres, comme en témoignent les sources écrites. Ces contacts, tout en enrichissant les langues respectives, ont inévitablement appauvri le patrimoine commun. Grâce aux sources historiques on sait que les rapports les plus intenses furent ceux qui s'établirent entre le turc et le mongol d'une part, et entre le mongol et le mandchou d'autre part. En revanche, on ne peut parler de contacts profonds et continus entre le turc et le mandchou-tongous.

Toutes ces difficultés se manifestent avec une intensité particulière lors de l'étude du lexique.

Chacune des langues dites altaïques a largement profité des possibilités s'offrant dans le domaine du renouvellement intérieur du lexique, et a formé par dérivation des mots qui relèvent du lexique de base. Le rôle du tabou¹⁰ dans ce processus a été abordé à plusieurs reprises, sans que le problème ait jamais été discuté dans toute son ampleur. On n'a pas réussi à comprendre jusqu'à ce jour pourquoi et depuis quand on trouve tant de dérivés parmi les noms des parties du corps en turc: *adaq* «pied» < *ad-* «faire un pas», *boyaz* «gorge» < *boy-* «être serré», *burun* «nez» < *bur-* «humer, flairer», *yüräk* «cœur» < *yür-* «se mouvoir», *qaraq* «œil» < *qara-* «voir», *tırnaq* «ongle» < *tır-* «gratter». ¹¹ Il est intéressant de noter que dans certains dialectes esquimaux des noms de parties du corps sont tabous. ¹²

¹⁰ N. A. Baskakov, *Vestiges de tabou et de totémisme dans les langues des peuples altaïques. VIII^e Congrès International des Anthropologues et des Ethnologues, Moscou 1968.*

¹¹ N. Munkácsi: *KSz XIV*, 352; J. Németh, *Probleme der türkischen Urzeit: Bibliotheca Orientalia Hungarica V*, Budapest 1942—1947, 72—73.

¹² Knut Bergsland, *Is lexico-statistic Dating Valid?: Proceedings of the Thirty-second International Congress of Americanists, Copenhagen 1956*, Munksgaard. Copenhagen 1958, pp. 655—656.

Au cours de leur contact, les langues intéressées ont transmis et emprunté un nombre considérable de mots (la proportion des emprunts et des transmissions n'a bien entendu jamais été identique); les emprunts ont plus d'une fois relégué les éléments du lexique de base à la périphérie de la langue d'où ils n'ont pas tardé à disparaître. Le processus peut être illustré par des exemples modernes. Ainsi par exemple on a vu disparaître du moghol une foule d'anciens mots mongols qui cédèrent la place à leurs correspondants tadjik parmi lesquels on relève, en dehors des mots d'origine iranienne, des termes d'origine turque ou autre.

Enfin il ne faut pas oublier qu'au cours de leur longue histoire impossible à contrôler au moyen de sources écrites, ces peuples ont pu avoir des contacts qui font qu'on doit compter avec des substrats ou des superstats dans leur langue. La question du substrat linguistique a déjà été soulevée à propos des langues mandchou-tongouses.¹³ Il faut accorder une attention toute particulière en outre aux langues paléosibériennes disparues. A partir du VI^e siècle au minimum, il faut compter, dans la région de la source du Yénissei, avec des langues samoyèdes; leur présence est attestée non seulement par des sources chinoises, mais encore par des matériaux topographiques.¹⁴ Le khitan nous offre le nom du «fer» sous une forme caractéristique du samoyède méridional.¹⁵ L'histoire ancienne des langues mongole et mandchoue ne peut désormais plus être retracée sans tenir compte de la langue coréenne.

Pour ma part, j'estime que le très grand nombre de correspondances offertes par le lexique des langues dites altaïques résulte en majorité d'emprunts. Néanmoins il faut se garder de faire entrer cette immense matière dans un seul sac portant l'étiquette «emprunts». Les emprunts ne datent pas d'une seule et même époque. A peu près chaque période importante des contacts deux fois millénaires a eu sa propre couche lexicale. La chronologie — parfois la chronologie relative seulement — de ces couches d'emprunts ne pourra être établie qu'au prix d'un travail soigneux et patient. La plus ancienne et la plus nombreuse des couches comprendra sans doute les vestiges du lexique commun d'une langue altaïque ancestrale — pour peu qu'elle ait existé. Quant à son importance numérique, il vaut

¹³ G. D. Sanžeev, *Mančžuro-mongoljskije jazykovye paralleli*. *Izv. Ak. Nauk*. 1930, 707—708.

¹⁴ I. Vásáry, *Kām, an Early Samoyed Name of Yenisey*, dans *Studia Turcica* (éd. L. Ligeti): *Bibliotheca Orientalis Hungarica* XVII, Budapest 1971, pp. 469—482.

¹⁵ L. Ligeti, *Mots de civilisation de Haute Asie*, dans *AOH* I, 1950—1951, pp. 150—168, 174—185.

mieux ne pas nous faire d'illusions. Qu'il me soit permis de rappeler l'exemple instructif de M. Pentti Aalto qui a montré que le nombre des correspondances communes d'origine indo-européenne des langues suédoise et grecque ne dépassait guère 60, parmi lesquelles des mots aussi difficiles à reconnaître que *ifjuwł : perisi* «l'année dernière».¹⁶ Voilà des matériaux lexicaux qui, disposés dans une liste des 100 unités diagnostiques et 100 unités complémentaires donneraient une idée bien faible des relations génétiques du suédois et du grec, sans parler de la parenté indo-européenne.

Compte tenu de l'histoire mouvementée des langues altaïques, il n'est que très naturel que le tableau lexico-statistique présente un aspect irrégulier: en cas de parenté génétique, les différentes langues altaïques offriront un pourcentage extraordinairement faible d'éléments communs du lexique de base altaïque et un pourcentage très élevé d'éléments relevant du lexique d'après la séparation.

A mon avis ce n'est pas là ce qui déterminera l'avenir des études altaïques. Et même si un jour les recherches nous obligeront à renoncer à l'hypothèse d'un rapport génétique entre ces langues, il n'y aurait aucune raison de ne pas poursuivre les investigations qui en ce cas devraient avoir comme but de mettre au jour des contacts intenses entre ces langues et les lois que les turcologues, les mongolisants, les spécialistes des langues mandchou-tongouses ne peuvent à eux seuls, même pas approcher.

De nombreux détails de ces questions complexes ont déjà été élucidés grâce aux polémiques et non en dernier lieu grâce aux études de M. Clauson, adversaire et en même temps promoteur éminent de la théorie altaïque.

¹⁶ Pentti Aalto, *Uralisch und Altaisch*: *Ural-Altaische Jahrbücher*, Band 41, 1969, p. 334.